# CD événement, critique. ERNEST CHAUSSON : Poème de l’amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha 2018)




**CD événement, critique. ERNEST CHAUSSON : Poème de l’amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha 2018)**. Comme une houle puissante et transparente à la fois, l’orchestre piloté par **Alexandre Bloch** sculpte dans la matière musicale ; en fait surgir la profonde langueur, parfois mortifère et lugubre, toujours proche du texte (dans les 2 volets prosodiés, chantés du « *Poème de l’amour et de la mer* » opus 19) : on y sent et le poison introspectif wagnérien et la subtile texture debussyste et même ravélienne dans un raffinement inouï de l’orchestration. D’une couleur plus sombre, d’un medium plus large, la soprano **Véronique Gens** a le caractère idoine, l’articulation naturelle et sépulcrale (« *La mort de l’amour* » : détachée, précise, l’articulation flotte et dessine des images bercées par une volupté brumeuse et cotonneuse, mais dont le dessin et les images demeurent toujours présent dans l’orchestre, grâce à sa diction exemplaire : quel régal).

**L’Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch**

# CHAUSSON sublimé
# Parure chatoyante du symphonisme romantique et tragique

L’intelligibilité de la cantatrice, le poids qu’elle préserve et assure à chaque vers poétique (réagencé par Chausson à partir des textes de Bouchor) sert admirablement le flux orchestral, ses enchantements harmoniques qui bercent et hypnotisent, jusqu’à l’extase et l’abandon. Remarquable équilibre entre suggestion et allant dramatique. « Le temps des Lilas et le temps des roses ne reviendra plus … » regaillardit à la fin une succession de paysages mornes et éteints mais d’une sourde activité. Le beauté fragile qui s’efface à mesure qu’elle se déploie et se consume trouve une expression caressante et sensuelle dans le chant de l’orchestre, résigné mais déterminé (« Et toi que fais-tu ? »). Chausson offre un prolongement à la langueur endeuillée du Wagner tristanesque : sa fine écriture produit une grâce assumée qui contient aussi sa propre rémission dans sa conscience de la mort. L’élan mélancolique et le deuil des choses éteintes font le prix de leur évocation qui les ressuscite toujours indéfiniment, dans une sorte de

réitération magique, comme ritualisée, mais jamais artificielle.
Toujours très articulé et d'une intonation simple, le chef déploie les mêmes qualités qui avaient fondé sa lecture des **Pêcheurs de perles du jeune Bizet** (opéra joué et enregistré à l'Auditorium du Nouveau Siècle à Lille / mai 2017).

Même geste nuancé pour le flux de **la Symphonie en si bémol majeur (1891)** qui délivre le même sentiment d'irrépressible malédiction. Le premier mouvement saisit par son souffle tragique (tchaikovskien : on pense à la 4è symphonie) et évidemment l'immersion dans la psyché wagnérienne la plus sombre et la plus résigné (avant l'essor de l'Allegro vivo). Chausson est un grand romantique tragique qui cependant égale par son orchestration scintillante et colorée, ses éclairs rythmiques, les grands opus de Ravel comme de Debussy.

Voilà qui inscrit le compositeur fauché en 1899, – trop tôt, dans un sillon prestigieux, celui des grands symphonistes romantiques français : Berlioz, Lalo, évidemment Franck, mais aussi Dukas… Le « ***Très lent*** », volet central, s'immerge dans le pur désespoir, fier héritier des préludes de Tristan und Isolde de Wagner (même couleur d'une douleur foudroyée), là encore. Comme s'il reprenait son souffle et sa respiration avec difficulté (en un « effet » volontaire, maîtrisé), l'orchestre, clair et précis, fluide et ondulant, plonge en eaux profondes. Lamento de la douleur inénarrable, l'épisode de presque 9 mn, étire sa langueur désespérée que la parure orchestrale recharge et énergise cependant constamment : en cela, la direction du chef se montre très efficace : jamais épaisse, toujours transparente : elle fait respirer chaque pupitre. Dévoilant des trésors d'harmonies rares, et d'alliages de timbres… d'une ivresse géniale.
**Alexandre Bloch et l'Orchestre National de Lille ouvrent de larges perspectives** dont l'ampleur nous terrifie comme elle nous captive : faisant surgir les guirlandes mélodiques sur un

nuage brumeux de plus en plus menaçant et létal (après le motif du « temps des lilas » au cor anglais, réminiscence de Tristan). Le III applique à la lettre le principe cyclique de son maître Franck, récapitulation des motifs précédents mais harmonisés différemment, et dans un climat d'agitation voire de panique au début primitif. Alexandre Bloch exprime l'énergie brute, comme à vif, comme incandescente, son ivresse primitive, sa noirceur large et enveloppante (wagnérienne), tout en se souciant de l'intelligibilité de la texture (bois, cordes, cuivres sont d'une couleur toute française).
L'architecture des fanfare, érigées comme de vastes portiques de plus en plus majestueux (dans l'esprit d'un choral) est énoncée avec clarté et une rigueur presque luthérienne. Et le miracle du dernier épisode,- salvateur, rasséréné (formulé comme la clé du rébus précédent, comme dans la Symphonie en ré de Franck), peut s'accomplir en un geste d'une formidable hauteur (énoncée comme l'ascension sur l'arche évoquée ou comme le repli des eaux), et d'une noblesse infinie qui garde son secret. Magnifique réalisation : riche, trouble, ambivalente, grave et lumineuse : l'écriture de Ernest Chausson y gagne un surcroît d'éloquence, d'intelligence, de prodigieuse activité. Porté par son directeur musical, l'Orchestre national de Lille confirme une étonnante et salutaire compréhension du grand symphonisme romantique français. A suivre. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2019**. Les intéressés poursuivent actuellement un cycle majeur dédié aux 9 symphonies de Gustav Mahler (tout au long de l'année 2019).

---

**CD événement, critique. ERNEST CHAUSSON : Poème de l’amour et de la Mer,** Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha – enregistré à Lille en novembre 2018)

---

**LIRE aussi notre annonce du CD événement. ERNEST CHAUSSON** : Poème de l’amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha)

https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-ernest-chausson-poeme-de-lamour-et-de-la-mer-symphonie-opus-20-orchestre-national-de-lille-alexandre-bloch-veronique-gens-1-cd-alpha/

---

# CD événement, annonce. QUATUOR OPUS 333 : SUSPIROS DE ESPANA (1 cd Klarthe)




**CD événement, annonce. QUATUOR OPUS 333 : SUSPIROS DE ESPANA (1 cd Klarthe)**. Voilà déjà 10 ans que les quatre instrumentistes d'**OPUS 333** enrichissent toujours et encore leur répertoire, taillé sur mesure, à force de transcriptions et arrangements d'une exceptionnelle expressivité. Jouer quatre instruments identiques (tubas ou saxhorns), n'est pas sans poser de sérieux défis techniques et sonores : mais la cohérence de la démarche, l'entente complice de chacun, la personnalité aussi de chaque interprète réussissent ce nouvel album entièrement dédié à l'Espagne, celle colorée et scintillante de Albeniz et Granados, sans omettre Falla, aux côtés du plus hispaniques des Français (qui ne mit jamais les pieds en terres ibériques) : Bizet.

**Opus 333** démontre qu'il est possible de réécouter des standards musicaux que l'on croyait connaître grâce à un jeu ciselé, … à l'écoute et aux jeux dialogués en partage. Et le ton est donné dans le titre même : « ***Sospiros de España*** » / soupirs d'Espagne : d'après Alonso, la pièce maîtresse de cette nouvelle collection d'arrangements cultive en une ambivalence captivante, la volutpé oublieuse et mélancolique et le panache racé le plus assumé. Somptueuse audace artistique, défendue par quatre tempéraments musiciens. **CD événement. CLIC de CLASIQUENEWS de mars 2019. Grande critique à venir dans la mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.**

---

**VISITEZ aussi le site du QUATUOR OPUS 333, 4 saxhornistes – fondé en 2009**
**http://www.opus333.com**




---

**VISITEZ AUSSI** le site du label **KLARTHE records**, reconnu par CLASSIQUENEWS par sa démarche exemplaire comme tremplin des jeunes solistes audacieux, des formations françaises…

http://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/suspiros-de-españa-detail

---

# CD critique. SPONTINI : Olimpie (version 1826). K. Gauvin, K. Aldrich, M. Vidal… Le Cercle de l'Harmonie / Jérémy Rhorer (2 CD Palazzetto Bru-Zane)




**CD critique. Gaspare SPONTINI : Olimpie (version 1826). K. Gauvin, K. Aldrich, M. Vidal J. Rhorer.**

Si Cassandre chez Berlioz (*Les Troyens*) fille de Priam, assiste sans issue ni espérance à la chute de Troie, Cassandre

chez **Gaspare Spontini** (1774-1851) dans ***Olimpie*** (1819) est… un homme, comme d'ailleurs Antigone. Autre œuvre, autre genre… Mais Spontini s'inspire de la pièce de Voltaire (1761). Tous deux s'opposent pour l'amour d'Aménaïs / Olimpie, fille d'Alexandre le grand. C'est d'ailleurs Cassandre qui la sauve à Babylone, et la jeune femme aime son sauveur… Mais la mère de la princesse, Statira refuse une telle union : pour elle, Cassandre a tué Alexandre. Spontini manie le sublime tragique (avant Meyerbeer) avec un génie que Berlioz fut le premier à applaudir. Ainsi dans la version de 1819, Olimpie et Statira, la fille et la mère se suicident avant qu'Antigone ne soit reconnue comme la meurtrière d'Alexandre. Laissant Cassandre innocenté, démuni et tragiquement esseulé. Dans la version de 1821, retour au *lieto finale* et les deux amants, Olimpie et son sauveur, peuvent se marier sous la bénédiction de la mère.

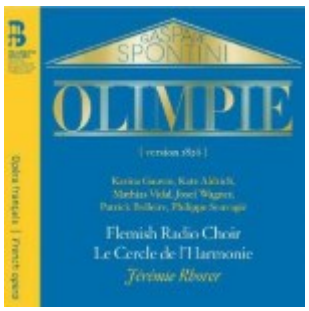
De Rossini, Spontini maîtrise l'élégance *seria* ; de Gluck, il prolonge la tension tragique, d'une inéluctable souffrance, d'un inflexible dignité. Comme ses prédécesseurs au carrefour du XVIIIème et du XIXème siècle préromantiques (Gossec, Piccini, Sacchini…), Spontini embrase son orchestre d'accents guerriers (les trombones et les cors sont même « trop utilisés » selon Berlioz). On note l'usage pour la première fois du tuba historique ou ophicléïde. La force de l'opéra revient à ses fabuleux contrastes, en règle à l'heure baroque, et qu'ici relance constamment la lyre tragique. Il en découle des enchaînements qui pourront heurter une écoute trop passive… Ainsi l'air de Cassandre (ténor) « *Oh souvenir épouvantable* », encadré de deux duos (avec Antigone) et surtout, au début du II, la prière de Statira, entrecoupée, commentée par de soudaines intrusions du prêtre Hiérophante (**Patrick Bolleire**, basse) et du chœur, d'une noblesse irrésistible. Tout cela intègre le collectif et les destinées individuelles avec un sens remarquable du drame et des équilibres poétiques.

Dans ce sens, la direction de **Jérémie Rhorer** et son **Cercle de l'Harmonie**, manque singulièrement d'équilibre, de clarté,

d’architecture, de nerveuse précision. Cela sonne sec, parfois brutal. Ce qui réduit évidemment les champs expressifs et les plans poétiques d’une oeuvre qui certes est tragique et spectaculaire mais pas moins humaine et profondément raffinée (ne serait-ce que dans le portrait de la fille et de la mère, de leur relation trouble et contradictoire : la subtile et superbe confrontation Olimpie/Statira au II).

Voix du peuple à Éphèse, le **Chœur de la Radio Flamande** par contre s’impose indiscutablement par des nuances linguistiques qui captivent. Côté solistes, distinguons la Statira de **Kate Aldrich**, qui cisèle chaque facette, celle de la mère tendre et inflexible, et aussi de la veuve haineuse et vengeresse. Sur les traces de la créatrice, la légendaire Caroline Branchu, aux qualités de tragédienne immenses, la chanteuse américaine trouve le ton et le style justes. Dans le rôle-titre, **Karina Gauvin** ne parvient pas à rendre son personnage réellement passionnant – un être capable de fureur, de tendresse (mozartienne) et de vérité… – qui ici échappe au concert. Saluons en revanche l’excellente intelligibilité de **Josef Wagner** dans le rôle du noir et jaloux Antigone. Remplaçant Charles Castronovo, dans le rôle de Cassandre, rôle clé tant il est riche en registres émotionnels, **Mathias Vidal** déploie un talent rare de diseur et de tragédien, trouvant les éléments psychologiques et les intonations idéales pour exprimer les désirs et les désillusions du prince héroïque. L’ambitus de la tessiture est constamment sollicité, offrant au chanteur une partie digne du théâtre. Rien ne semble fléchir dans son chant tendu, nerveux, lui aussi très respectueux du texte – tant de nuances et de maîtrise contredisant souvent la brutalité (déjà relevée) de l’orchestre.

Dommage car voilà qui comble – mais de façon déséquilibrée – notre connaissance d’*Olimpie*, aux côtés des auters ouvrages du maître adulé de Berlioz : *La Vestale, Fernand Cortez* (1809), ou *Agnes von Hohenstaufen* (1829).




**CD, critique. Gaspare SPONTINI : Olimpie (version 1826)**. Tragédie lyrique en trois actes. Livret d'Armand-Michel Dieulafoy et Charles Brifaut, d'après la pièce de Voltaire. Karina Gauvin, Kate Aldrich, Mathias Vidal, Josef Wagner, Patrick Bolleire, Philippe Sauvagie. Chœur de la Radio flamande. Cercle de l'Harmonie, Jérémie Rhorer, direction.

---

# CD événement, annonce. ERNEST CHAUSSON : Poème de l'amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha)




**CD événement, annonce. ERNEST CHAUSSON : Poème de l'amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha)**. Entre Berlioz et César Franck dont il fut l'élève, Ernest Chausson (mort à 44 ans en juin 1899) impose aujourd'hui un génie à part d'autant qu'il reste méconnu. A l'époque du wagnérisme européen et bientôt du premier Debussy symboliste, Chausson compose sur une décennie (1882 – 1892) un cycle sans équivalent dans la littérature romantique française : **Le Poème de l'Amour et de la Mer (1882 – 1892)**, qui est à la fois cycle de mélodies ou cantate profane, poème symphonique ou symphonie. C'est un creuset bouillonnant d'idées mélodiques et harmoniques dont il extrait en 1886, le dernier volet, *Le Temps des lilas*, joué depuis comme une mélodie à part (pour voix et piano).




La soprano française **Véronique Gens** enregistre ce cycle pour la première fois, ayant déjà gravé Le Temps des Lilas (avec Susan Manoff au piano pour son disque Néère / ALPHA 215, clic de classiquenews en octobre 2015 : LIRE ici notre critique du cd Néère / Véronique Gens),un recueil pleinement abouti, qui « **hypnotise par la justesse des couleurs, la précision allusive de chaque mot vocal** » écrivait notre rédacteur Ernst Van Beck …



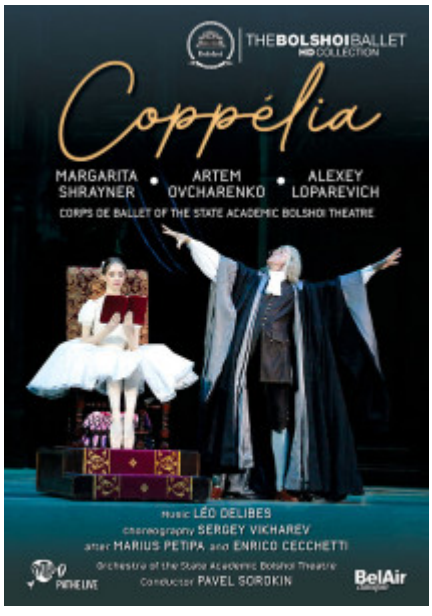

Dans ce nouveau cd édité par Alpha début mars 2019, Véronique Gens retrouve ici un orchestre familier, **l'Orchestre National de Lille**, sous la direction de son directeur musical, **Alexandre Bloch** (qui poursuit en 2019, un cycle événement dédié aux 9 symphonies de Mahler). Plus rare encore et de caractères proches, **la Symphonie en si bémol majeur (1891)** complète ce programme : c'est le sommet du répertoire français, jalon aussi décisif que la Symphonie en ré mineur de Franck dont Chausson bien qu'élève de Massenet, partage le mysticisme et l'idéalisme esthétique. Concrètement la Symphonie de Chausson prolonge la voie tracée par Franck, en faisant une étonnante et très originale synthèse entre les couleurs et l'ampleur de Wagner, son dramatisme noir, l'élévation françkiste et déjà dans les couleurs et la transparence, la volupté allusive de l'impressionnisme à venir. On y détecterait presque aussi, cette clarté fauréenne

qui éclaire la Suite Pelléas et Mélisande … de Fauré (alors écrite à la même période). La Symphonie de Chausson, créée à Paris en 1891 (Société nationale de musique, salle Erard) est un jalon essentiel du romantisme français : elle s'inscrit dans le sillon des opus révolutionnaires et de synthèse comme la Fantastique de Berlioz (1830), la Symphonie avec orgue de Saint-Sans (1886) et évidemment la Symphonie en ré de son maître César Franck (composée peu avant et créée en … 1889). L'accueil est un triomphe que confirme la reprise en 1897 au Cirque d'hiver, par la Philharmonie de Berlin sous la direction de son directeur musical d'alors, Arthur Nikisch. Grand amateur d'art et collectionneur de tableaux (impressionnistes et symbolistes, sans omettre Degas et Manet…), Chausson a dédié sa seule symphonie qui nous soit parvenue, au peintre Henry Lerolle (son beau-frère). **Prochaine grande critique du cd CHAUSSON par l'orchestre National de Lille / Alexandre Bloch dans le mag cd dvd livres de classiquenews**

---

**CD événement, annonce. ERNEST CHAUSSON : Poème de l'amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch** / Véronique Gens – 1 cd Alpha)

# DVD, BLU RAY, critique. COPPELIA : Bolshoi Ballet HD collection (Vikharev, Sorokin 2018 – 1 dvd BelAir classiques)




**DVD, BLU RAY, critique. COPPELIA : Bolshoi Ballet HD collection (Vikharev, Sorokin 2018 – 1 dvd BelAir classiques)**. Depuis 2012, le Ballet du Bolshoi ressuscite une nouvelle version plus romantique, assurément plus traditionnelle (décors, costumes, pantomime très inscrits dans l'esthétique d'un XVIIè repensé par la France des classes du XIXè, au début des années 1870). Ainsi dans cette chorégraphie repensée par le moderne Sergey Vikharev, d'après Enrico Cecchetti et Marius Petipa, la vision sociétale est simpliste parfois sommaire : les villageois dont font

partie Swanilda (et son blé proclamé), et son fiancé, un temps volage, Frantz. La soldatesque d’autre part, celle qui fait l’admiration du jeune homme, qui chahute un tantinet le vieux Coppelius au début du II ; puis devant le seigneur, le spectacle, apothéose de la ballerina, la fiancée qui a su démasquer la poupée séductrice, la naïveté de Frantz, et aussi tuer le piège dans lequel le professeur Coppelius souhaitait emporter jusqu’à l’âme du jeune amoureux transi.

**Coppelia version Vikharev (2009)**

# Le Bolshoï, un certain Classicisme nostalgique



L’astuce de Swanilda, sa loyauté pour Frantz, son désir de rompre l’enchantement dont est victime ce dernier, sa compétence pour faire échouer l’œuvre machiavélique et mécanique de Coppelius, tout en le trompant, … triomphent dans l’acte III. Après la scène où la danseuse prend la place de la poupée – tableau d’une ambivalence délicieuse où la jeune fiancée illusionne la naïveté du pseudoscientifique (en lui faisant croire qu’une mécanique pouvait atteindre la vie elle-même, et donc la grâce d’une danseuse réelle), l’acte III est un tremplin somptueux où rayonne cette même élégance d’une Swanilda, jeune épouse victorieuse. Petipa révise le conte originel d’ETA HOFMANN dont le fantastique noir et tragique réservait un destin différent au jeune couple amoureux.

La production filmée par Bel Air classiques a été diffusée en juin 2018 en direct au cinéma, depuis la scène du Bolshoi. En voici la trace. Vikharev a déjà traité parmi les grands ballets du XIXè : La Belle au bois dormant, La Bayadère,

Raymonda… en s'inspirant des témoignages d'époque, en particulier les usages et la pratique dansante à Saint-Pétersbourg. On se délecte ainsi du ballet des heures totalement restitué en déploiement collectif et force groupes de danseurs.

La magie de la partition de Delibes concourt beaucoup à la réussite de ce spectacle : les danses Czardas, Mazurka (début du II) – éléments du folklore d'Europe de l'Est, en gagnent une vivacité régénérée. Portés par le tapis orchestral, d'un raffinement inouï, et d'une très belle tendresse mélodique (proche des valses de Strauss), les deux rôles principaux brillent par un naturel élastique, aussi acrobatique qu'élégant : **Margarita Shrayner** dans le rôle de la courageuse Swanilda captive par sa grâce constante : légère, sincère, presque naïve au I ; puis astucieuse et plus dramatique au II ; impériale et souveraine au III. L'intelligence de la danseuse suit pas à pas l'évolution de son caractère selon les péripéties de l'action… laquelle est beaucoup moins décorative qu'il n'y paraît. Loin d'être nunuche, Swanilda ose déniaiser les mâles en présence : l'amoureux transi et pâlot Frantz, le fou laborantin Coppelius, convaincu qu'il peut donner vie à une mécanique en lui transférant l'âme d'un mortel… La victoire de la danseuse passe au III par la sublimation de sa chorégraphie qui en fait une héroïne de chair, une âme valeureuse qui pense et agit.  Un modèle du genre. L'interprète requise sait ciseler ses pas et ses figures avec une flexibilité admirable et un naturel qui rompt avec la pure technicité, ailleurs, froide et glacée. A ses côtés, malgré la fragilité et la minceur psychologique du personnage de Frantz, **Artem Ovcharenko**, habitué de l'œuvre, convainc lui aussi, comme le rôle de comédien moins de danseur, de Coppelius dont le mûr **Alexey Loparevich** fait une figure de caractère, cependant parfois un peu caricaturale.
La volonté de Vikharev est d'exalter le patrimoine russe quitte à manquer parfois de légèreté ou d'équilibre dans costumes et décors. Pour être concret, l'étalage de détails et

d’accessoires comme de couleurs dans l’essor des costumes brouille souvent la lisibilité des mouvements. Ce culte nostalgique d’un âge d’or de la danse au Bolshoï marque les esprits par cet hyper classicisme de la forme, auquel la souplesse naturelle des deux solistes (Swanilda et Frantz) apporte une sincérité salvatrice. A connaître indiscutablement.

---

**Delibes : Coppélia [DVD & Blu-ray]**
**Ballet en trois actes**

Musique : Léo Delibes (1836-1891)
Livret : Charles Nuitter & Arthur Saint-Léon d’après les contes fantastiques de E.T.A. Hoffmann

Swanilda : Margarita Shrayner
Frantz Artem : Ovcharenko
Coppélius : Alexey Loparevich
Huit amies : Xenia Averina, Daria Bochkova, Bruna Cantanhede Gaglianone, Antonina Chapkina, Anastasia Denisova, Elizaveta Kruteleva, Svetlana Pavlova, Yulia Skvortsova
Coppélia (Automate) : Nadezhda Blagova
Seigneur du manoir : Alexander Fadeyechev
Bourgmestre : Yuri Ostrovsky
Chronos : Nikolay Mayorov
Mazurka : Oksana Sharova, Alexander Vodopetov, Ekaterina Besedina, Dmitry Ekaterinin
Czardas : Kristina Karasyova, Vitali Biktimirov
Aurore : Anastasia Denisova
Prière : Antonina Chapkina
Travail : Daria Bochkova, Ksenia Averina, Maria Mishina,

Stanislava Postnova, Tatiana Tiliguzova
Folie : Elizaveta Kruteleva

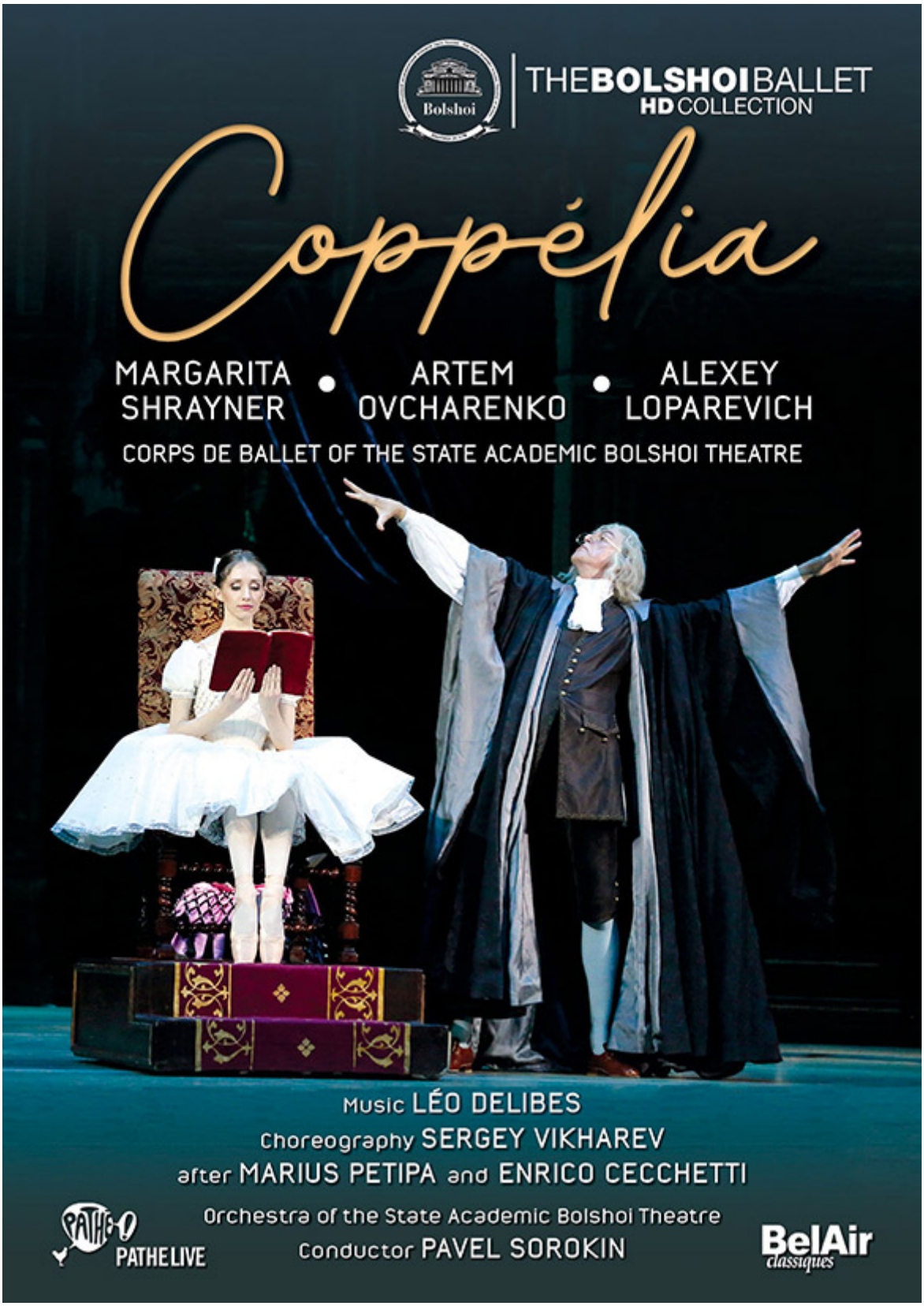
Corps de Ballet, Acteurs et Actrices du Théâtre Bolchoï
Élèves de l’Académie Chorégraphique de Moscou

Orchestre et Chœur du Théâtre Bolchoï
Direction musicale : Pavel Sorokin

Chorégraphie Marius Petipa, Enrico Cecchetti
Nouvelle version chorégraphique Sergey Vikharev
Scénographie : Boris Kaminsky
Costumes : Tatiana Noginova
Lumières : Damir Ismagilov

---

Enregistrement HD : Théâtre du Bolchoï, 06/2018
Réalisation : Isabelle Julien
Date de parution : 12 avril 2019 / **1 dvd, Blu ray** **Bel Air classiques**


Bolshoi
THE BOLSHOI BALLET
HD COLLECTION
Coppélia
MARGARITA SHRAYNER • ARTEM OVCHARENKO • ALEXEY LOPAREVICH
CORPS DE BALLET OF THE STATE ACADEMIC BOLSHOI THEATRE
Music LÉO DELIBES
Choreography SERGEY VIKHAREV
after MARIUS PETIPA and ENRICO CECCHETTI
Orchestra of the State Academic Bolshoi Theatre
Conductor PAVEL SOROKIN
PATHÉ LIVE
BelAir classiques

# CD, événement, critique. SALONEN : CONCERTO POUR VIOLONCELLE / CELLO CONCERTO (Yo-Yo Ma / Los Angeles Philharmonic, Salonen, 1 cd Sony classical, 2018).




**CD, événement, critique. SALONEN : CONCERT POUR VIOLONCELLE / CELLO CONCERTO (Yo-Yo Ma / Los Angeles Philharmonic, Salonen, 1 cd Sony classical, 2018).** Somptuosité instrumentale, parure scintillante comme peut l'être suspendue, la texture du Ravel de Daphnis, l'orchestre de Salonen saisit par sa constante quête de transparence, sa volupté supérieure, comme l'élucidation allusive d'un chant murmuré, qui se déroule dans le repli et l'intime (violoncelle dans le II, confinant au silence et à la perte de tout cadre établi).

Hédoniste et adepte du mystère, le compositeur finlandais est comme sa consœur Kaija Saariaho, porté pour le rêve, le songe, l'irréalité, la surréalité même, mais énoncée ici comme une

prière énigmatique, la manifestation d'un équilibre entre l'infiniment grand et le petit, entre cosmos et microrésonance. Ici, le timbre conduit le cheminement. En ce sens, le II est le plus envoûtant, véritable explosion de couleurs et de teintes qui fait imploser toute forme et tour cadre construit, pour que se déploie une effloressence sonore suprême qui peut s'entendre comme une révélation comme un persistant mystère (ligne des cordes étirées jusqu'à l'ultime souffle).

Sous la direction de l'auteur et de l'ancien chef qui en fut le directeur musical de longue date, le **Philharmonique de Los Angeles** démontre une finesse expressive constante. Dans ce vortex scintillant, qui développe l'ombre et la pudeur, le violoncelle solo affirme un chant furtif, syncopé, agité et près d'une transe filigrané (III), scandé par la percu du tam tam : le dernier épisode est le plus dansant, ivre, convulsionné et souple, plutôt que convulsif. Toujours finement dansant. Trépidant, et dans ses pointes orchestrales, magnifiquement éruptif, comme des bourrasques fugaces et élégantes. Par sa concision, son sens de la synthèse et d'un développement contenu mais régulièrement fulgurant, l'écriture de Salonen rejoint le perfectionnisme formel d'un … Sibelius. Le III, presque de la même durée que le I, apporte un élément d'équilibre en miroir, mais aussi d'un caractère différent, presque opposé aux deux précédents, diffuse une agitation qui lui est propre, des irruptions délirantes (clarinette), qui portent aussi jusqu'au solo du violoncelle, élément moins concertant que diffus, jamais opposé au contexte orchestral, mais plutôt soulignant les accents de la masse organique, et semblant comme en exprimer l'essence. La percu plus présente inscrit par ses éclairs concrets et sa rythmique instable, un élément de réalité plus mordant. Mais fidèle à sa pensée pudique, Salonen achève ce formidable triptyque dans le murmure. Comme un serpent sinueux rejoignant l'éternelle nuit du silence et du secret.
Plastique, toujours hyperélégante, et d'un esthétisme

instrumental ciselé, l’écriture de Salonen se magnifie avec le temps. Son Concerto est le moins bavard qui soit, critique sur la forme, soucieux de sa propre énergie, exigeant quant à chaque développement. Sublime musique. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2019.**

_____

_____

**CD, événement, critique. SALONEN : CONCERT POUR VIOLONCELLE / CELLO CONCERTO (Yo-Yo Ma / Los Angeles Philharmonic, Salonen**, 1 cd Sony classical, 2018). Enregistrement réalisé à Los Angeles au WAlt Disney Concert Hall, Los Angeles, février 2018.

---

# CD, événement, critique. El SIGLO DE ORO. Jean-Charles Ablitzer, orgue espagnol de Grandvillars : Cabezon, Cabanilles… (2 cd Musique & Mémoire, oct 2018).

**CD, événement, critique. El SIGLO DE ORO. Jean-Charles Ablitzer, orgue espagnol de Grandvillars : Cabezon, Cabanilles… (2 cd Musique & Mémoire, oct 2018)**. En 2 cd, remarquablement édités (livret et illustrations de grande valeur, détaillant les qualités de l'instrument ibérique récemment inauguré à Grandvillars, en oct 2018), le coffret à l'initiative du festival Musique & Mémoire souligne l'œuvre de défricheur de l'organiste Jean-Charles Ablitzer (par ailleurs artiste associé du Festival des Vosges du sud) ; sa recherche sur l'organologie élargit toujours les champs de connaissances comme elle ne cesse de poser des questions sur la manière d'interpréter une très riche littérature musicale. S'agissant de l'orgue ibérique, voici un jalon indiscutable qui lève le voile sur la diversité des écritures comme l'originalité de la facture instrumentale à l'époque de Charles Quint et de ses successeurs…




L'art des contrastes, l'architecture des plans sonores sont caractéristiques de l'orgue espagnol (coupure des jeux en basse et dessus sur clavier unique / Tiento de medio registro) ; à l'époque où l'Espagne règne sur le moitié du monde connu et jusqu'aux Amériques, y exploitant et ramenant des monceaux d'or, Charles Quint incarne ce « siècle d'or » / Siglo de oro, dont témoigne sur le plan artistique et musical, le programme plutôt très riche de ce nouvel album de Jean-Charles Ablitzer. Immédiatement frappé par l'imaginaire expressif de l'organiste, l'auditeur voyage d'écritures en pièces et formes diverses, de Cabezon à Cabanilles… ce sont tous les « peintres-compositeurs » ibériques qui dans leurs couleurs et leurs dispositions ressuscitent. Le sens des respirations, le souci constant de l'accentuation naturelle et flexible,

redonnent vie aux écritures des maîtres de l'orgue dans le premier XVIè siècle espagnol.

Un court tour d'horizon s'impose pour souligner la pertinence du contenu. A la précision du jeu répond l'intérêt des pièces sélectionnées.
Ainsi le castillan **Cabezon** (mort en 1566) dont l'activité suit de très près l'histoire dynastique des Habsbourg de Charles Quint à Philippe II. Ses Tientos, expression libre dans l'esprit de la fantaisie ou de la toccata, pour éprouver le clavier et le faire sonner librement indique un esprit universel car le compositeur (aveugle) fut grand voyageur, explorant tous les territoires du vaste empire : Italie, Flandres; Allemagne et aussi Angleterre et France.
Se distinguent ses flamboyantes diferencias, d'esprit populaire (danses, chansons traditionnelles : « sobre la gallarda milanesa », ou « el canto llano del Caballero »), ou avec l'éclat de cette chanson française (la dama le demanda / la belle qui tient ma vie) en provenance de la Cour de François, alors prisonnier en Espagne…

Les Aragonais… **Aguilera de Heredia** (mort en 1627) demandeur d'un jeu de dulzaina / voix de basse séparée (tiento de basso) pour l'orgue, se révèle très original ; il affirme ainsi le style de l'école aragonaise, à la rythmique accentuée, innovante, pleine d'audaces harmoniques qui révèlent l'époque des retables baroques au souffle nouveau. Le mouvement, une nouvelle « dramaturgie » aussi se manifeste. **Ximénez** (mort en 1672) prolonge le geste imaginatif de son maître Heredia : sa Bataille / Batalla (de sexto tono) permettent de reconstruire l'espace et l'architecture sonore avec des effets expressifs nouveaux.

Et que dire de **Pablo Bruna** (mort en 1679) ici aussi révélé ? (et qui ferme le cd1). Même tempérament novateur comme Heredia, et lui aussi … aveugle (comme Cabezon). Organiste à Daroca, centre de pèlerinage très actif (Collégiale Santa maria la Mayor de los Corporales), Bruna réinvente l'espace

sonore lui aussi, capable de prouesses expressives virtuoses, grâce aussi à l’excellence de l’orgue local (par Guillaume de Lupe vers 1610). Ses improvisations fameuses attirent les foules, y compris les rois : Philippe IV et Charles II qui rejoignent Daroca pour l’écouter (tiento sobre la letania de la Virgen, ultime pièce du cd 1).

# Jean-Charles Ablitzer fait sonner et briller l’orgue de Grandvillars
# L’âge d’or de l’orgue ibérique



**Côté Andalous et Valenciens**, Jean-Charles Ablitzer défend un même engagement pour souligner la vitalité des sensibilités artistiques. Le choix est là aussi large et très révélateur, soulignant encore l'âge d'or de l'orgue dans la période qui nous occupe. **Francisco de la Torre** (mort vers 1507) illumine Séville par ses compositions sacrées et aussi narratives et flamboyantes comme la danza alta sur la basse danse « La Spagna », utilisée comme cantus firmus. La carrure, la noblesse de l'écriture indiquent que dans l'Andalousie reconquise, Charles Quint a édifié l'Alhambra, – palais italien Renaissance en pleine architecture mauresque (premier

opus du cd2).

Le Franciscain et théoricien **Juan Bermudo** (mort vers 1565), apporte lui aussi son offrande musicale, caractérisée, dans ses pièces pour l'orgue contenues dans sa Declaración de instrumentos musicales (2 pièces dont la première Cantus del modo primero.)…

La Cathédrale de Séville se dote en 1579 d'un orgue dû au facteur flamand Maese Jorge, avec la spécificité déjà explicitée : jeux de basse et de dessus sont coupés. Maîtres de cette particularité technique et sonore, **la dynastie des Peraza** : l'interprète distingue avec raison **Francisco**, mort en 1598 dont la seule pièce parvenue (tiento de medio registro alto, primer tono) montre combien le compositeur a su exploiter ressources et caractères du nouvel orgue sévillan.

Son élève, **Francisco Arauxo** (mort en 1654) s'affirme plus encore, grâce aux pièces contenues dans son recueil : « Faculdad Orgánica (1626), méthode miroir de son expertise (en 69 tientos) où le compositeur détaille aussi la manière de toucher et d'ornementer : une bible pour l'interprète actuel (quatre passionnants tientos dont l'avant dernier sur la bataille de Morales).

Enfin à Valence (dont il fait un nouveau phare artistique de l'instrument), **Juan Cabanilles** (1644-1712) ferme le programme ; chronologiquement il est déjà hors Siècle d'Or, mais son art suprême récapitule et synthétise tout ce qui a précédé, fusionnant le savant et le flamboyant, désormais point ultime de la grande histoire de l'orgue ibérique. A quelques années près, Cabanilles incarne un âge d'or qui s'efface avec sa mort, comme c'est le cas du règne et de la disparition de Louis XIV (1715) : les ors d'un feu qui a duré depuis la dernière décennie du XVè, s'y déverse avec équilibre et exubérance. D'ailleurs, Cabanilles joue avec les formes explorées précédemment par ses ainés : tientos, mais aussi toccata, pasacalle, corrente (évidemment italienne)…

l’érudition est grande et le geste très libre.

Sous les doigts experts de **Jean-Charles Ablitzer,** l’orgue ibérique de Grandvillars, confirme ses extraordinaires qualités expressives, spatiales, sonores. La pensée de l’interprète ressuscite tout l’imaginaire des compositeurs organistes en Espagne depuis la fin du XVè : les couleurs rutilent ; fluide et précis, le jeu souligne cette esthétique des contrastes très affûtée, mordante, propice à l’évènement de l’orgue orchestral, capable d’émouvoir comme de saisir par la force de son spectre spatialisé (cf l’évocation des Batailles).

---

**CD événement, critique. SIGLO DE ORO, Jean-Charles Ablitzer**, orgue espagnol de Grandvillars – Joaquín Lois Cabello – Christine Vetter (2018) – Enregistrement réalisé en octobre 2018 dans l’Eglise St. Martin de Grandvillars (France, Territoire-de-Belfort)- 2 cd Musique & Mémoire – superbe livret richement illustré, comprenant une notice de présentation du programme par JC Ablitzer et la fiche technique de l’orgue de Grandvillars). CLIC de Classiquenews de mars 2019

Coffret 2 CD, livret illustré 72 pages
Durée : CD1 / 1h07mn – CD 2 / 1h04mn
MM 2018-01-02 DDD
EAN : 3775000042202
Made in France
Commentaires en français

English commentary inside
Comentarios en español
www.musetmemoire.com
© Musique et Mémoire 2018
℗ Musique et Mémoire 2019

---

**LIRE aussi notre présentation du coffret 2 cd El Siglo de Oro / Jean-Charles Ablitzer** (oct 2018)
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-siglo-de-oro-jean-charles-ablitzer-2-cd-festival-musique-memoire-2018/

**LIRE aussi notre présentation** du prochain Festival MUSIQUE & MÉMOIRE (19 juillet – 4 août 2019)
http://www.classiquenews.com/vosges-du-sud-26e-festival-musique-memoire-2019/



Illustrations : Orgue ibérique de Grandvillars © Michel Gantner 2019 / Festival Musique & Mémoire

---

# CD événement, critique. STRADELLA : La Doriclea (Il Pomo d’Oro, Andrea De Carlo, 3 cd ARCANA 2017)




**CD événement, critique. STRADELLA : La Doriclea (Il Pomo d’Oro, Andrea De Carlo, 3 cd ARCANA 2017)**. Suite de l’intégrale des œuvres lyriques de l’immense Stradella. Installé à Gênes depuis décembre 1677, Alessandro Stradella n’en poursuit pas moins une intense activité de compositeur d’opéras pour l’élite romaine (la famille Orsini par exemple) dont plusieurs opéras vénitiens sur la scène du Teatro de Tordinona. La langue romaine de Stradella se pâme souvent, se tend et se détend mais avec un souci constant du legato : son théâtre a le souci du verbe, de sa cohérence, d’un tableau à l’autre… comme Monteverdi à Venise ; Doriclea est un opéra textuel et linguistique ; rien n’y peut s’y résoudre sans une complète maestrià du récitatif, comme des airs (lesquels sont particulièrement courts, à peine

développés : on est loin des arie da capo, propre à l'opéra du XVIIIè). En ce 17è triomphant, – Seicento à son acmé, Stradella réalise dans les années 1670, une écriture essentiellement palpitante qui émerveille et enchante souvent par la riche palette des nuances émotionnelles contenues dans le texte.
L'interprétation qu'en propose Andrea De Carlo est passionnante : la caractérisation du continuo, parfaitement canalisée et bien enveloppante des voix solistes, éclaire ce jeu théâtral, des intrigues et registres mêlés, dont le métissage dérive directement du théâtre littéraire espagnol. La tension expressive du début à la fin, à travers récitatifs (primordiaux ici) et airs, rend justice à cette esthétique psychologique, qui sous le masque de la diversité, des contrastes incessants, de la volubilité de caractères et d'humeurs, épinglent l'inconstante maladive des cœurs, la folie que sait instiller partout l'Amour, insolent, facétieux, déroutant, celui qui sème la jalousie et le désir fulgurant.
Andrea De Carlo affirme une belle intelligence de ce genre lyrique, en réalité si proche du théâtre. Mais avec cette distinction et cette sensualité qui justifient amplement la mise en musique du livret riche en références poétiques, signé d'un lettré et patricien de Rome, Flavio Orsini.

**Parmi les chanteurs acteurs**, notons le bon niveau général mais un tempérament se détache par l'articulation palpitante du verbe : la mezzo soprano **Giuseppina Bridelli** qui incarne Lucinda, soulignant vertiges et désirs d'un cœur ardent ; tandis qu'à musicalité et onctuosité expressive égales, la Doriclea / Lindoro d'**Emöke Barath**, soprano hongroise vedette (entre autres révélée dans le cadre des recréations Rameau et Mondonville pilotées par l'excellent chef György Vashegyi à Budapest) n'atteint pas à cette caractérisation nuancée, à cette intelligibilité naturelle de Bridelli ; cette dernière donne chair et vie aux récitatifs dont la déclamation est ici fondamentale. Et il faut beaucoup de souplesse comme d'imagination allusive pour vivifier et éclairer les

récitatifs ; Stradella comme ses contemporains Vénitiens, cisèle un théâtre où la langue doit demeurer constamment intelligible. Giuseppina Bridelli est de ce point de vue exemplaire (écoutez ces deux airs dans l'acte III : « le dolent Spera mio core ; le plus ardent, mordant, voire conquérant : « Da un bel ciglo. »…
Rien à dire non plus de la part des voix les plus graves (celles du couple comique, plein de réalisme populaire et doué d'un bon sens raisonnable) : le contralto de **Gabriella Martellacci**, présente, déterminée ; comme le Giraldo un rien comique, déluré du baryton impeccable **Riccardo Novaro** dont la verve et lui aussi l'intelligibilité préservée, annoncent ce type de baryton bouffe d'esprit vénitien, déjà prérossinien (annonçant les masques fantaisistes de tous les buffas napolitains du XVIIIè).

Lui répond le continuo articulé, mordant lui aussi d'**Il Pomo d'Oro**, superbement équilibré et bondissant car veille à la précision comme aux rebonds expressifs, le chef **Andrea De Carlo**. C'est à lui que nous devons la moisson récente d'excellents opus Stradelliens, sujets d'enregistrements d'une indiscutable intérêt musical. Doriclea est le 5è volume du Stradella Project. Voici donc au sein d'une intégrale lyrique en cours, l'un des opus les plus réussis, comblant une lacune scientifique absurde. Stradella est bien l'un des génies de l'opéra italien du XVIIè. Cette première mondiale est une révélation, servie par un chef, des instrumentistes et plusieurs chanteurs de première valeur.

---

**CD, événement. STRADELLA : DORICLEA** (Rome, vers 1670). Emőke Baráth (Doriclea), Giuseppina Bridelli (Lucinda), Gabriella Martellacci (Delfina),(Riccardo Novaro (Giraldo), Xavier Sabata (Fidalbo), Luca Cervoni (Celindo) – Il Pomo

d’Oro. Andrea De Carlo, direction (3 cd ARCANA / OUTHERE – enregistrement réalisé à Caprorola, Italie / sept 2017) – **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2019.**

Cette première sortie discographique mondiale de La Doriclea est une réalisation majeure pour The Stradella Project, qui signe ainsi le cinquième volume de la série.

_____

_____

**Approfondir**

Retrouvez la mezzo Giuseppina Bridelli en tournée avec Le CONCERT DE L’HOSTEL DIEU : dans un programme DUEL HANDEL / PORPORA, ou l’âge d’or de la volcaità à Londres au XVIIIè (années 1730) – nouveau cycle

**LIRE aussi** notre présentation annonce du coffret DORICLEA de STRADELLA, première discographique piloté par Andrea De Carlo

**VOIR aussi le reportage STRADELLA PROJECT** initié par le chef et musicologue ANDREA DE CARLO, engagé à rétablir aujourd’hui le génie de Stradella / en liaison avec le Festival de NEPI : FESTIVAL BARROCCO Alessandro Stradella
http://www.festivalstradella.org/photos-videos/

**Focus on Doriclea** : témoignages des chanteurs, du chef entre autres sur la nécessité de l’éloquence, du texte, élément moteur du chant baroque stradellien :
https://www.youtube.com/watch?v=ZjlKNkLA4O8

# CD, critique. Jean-Philippe Rameau : Les Indes galantes (Vashegyi, 2018, 2cd Glossa)




**CD, critique. Jean-Philippe Rameau : Les Indes galantes (Vashegyi, 2018, 2cd Glossa).** Certes voici une version annoncée comme d'importance, – de 1761 ; affaire de spécialistes et de chercheurs (Prologue plus ramassé, inversion dans l'ordre des entrées). Vétilles de musicologues. Ce qui compte avant tout et qui fait la valeur de la présente production (créé au **MUPA de Budapest** en février 2018), c'est assurément le geste sobre, souple, équilibré du chef requis pour piloter les solistes (plus ou moins convaincants), surtout le chœur et l'orchestre, – **Purcell Choir** et **Orfeo Orchestra** – deux phalanges créées in loco par le maestro **György Vashegyi**. Osons même écrire que ce dernier incarne pour nous, le nouvel étalon idéal dans la direction dédiée aux œuvres françaises du XVIIIè, celles fastueuses, souvent liées au contexte monarchique, mais sous sa main, jamais droite, tendue ni maniérée ou démonstrative. La sobriété et l'équilibre sont sa marque. Un maître en la matière.

# le chef hongrois György VASHEGYI confirme qu'il est un grand ramiste Intelligence orchestrale

D'abord, saluons l'intelligence de la direction qui souligne avec justesse et clarté combien l'opéra-ballet de Rameau est une formidable machinerie poétique et aussi dans son **Prologue** avec Hébé, une évocation tendre et presque languissante de l'amour pastoral ne serait ce que dans les couleurs de l'orchestre souverain, d'une formidable flexibilité organique grâce au geste du chef ; Vashegyi est grand ramélien jusqu'en Hongrie : il nous rappelle tout ce qu'un **McGegan** poursuit en vivacité et fraîcheur en Californie (Lire notre critique de son récent enregistrement du Temple de la Gloire de Rameau, version 1745, enregistré à Berkeley en avril 2017).
S'agissant de **György Vashegyi**, sa compréhension des ressorts de l'écriture symphonique, les coups de théâtre dont le génie de Rameau sait cultiver l'effet, entre élégance et superbe rondeur, fait merveille ici dès l'entrée en matière de ce Prologue donc, qui est un superbe lever de rideau ; on passe de l'amour enivré à l'appel des trompettes et du front de guerre… les deux chanteurs Hébé et Bellone, sont dans l'intonation, juste ; fidèles à la couleur de leur caractère, MAIS pour la première l'articulation est molle et l'on ne comprends pas 70% de son texte (**Chantal Santon**) ; quand pour le baryton **Thomas Dollié**, que l'on a connu plus articulé lui aussi, le timbre paraît abimé et usé ; comme étrangement

ampoulé et forcé. Méforme passagère ? A suivre.
A l'inverse, le nerf et la vitalité dramatique de l'orchestre sont eux fabuleux. Il y a dans cette ouverture / Prologue, à la fois majestueuse et grandiose, versaillaise, pompeuse et d'un raffinement inouï, cette ivresse et cette revendication furieuse que défend et cultive Rameau avec son sens du drame et de la noblesse la plus naturelle : **György Vashegyi** l'a tout à fait compris.

Chez **Les Incas du Pérou** (« Première entrée »), la tenue du choeur et de l'orchestre fait toute la valeur d'une partition où souffle l'esprit de la nature (airs centraux, pivots «Brillant soleil » puis après « l'adoration du soleil », air de Huascar et du chœur justement : « *Clair flambeau du monde* » , la force des éléments (tremblement de terre qui suit)… indique le Rameau climatique doué d'une sensibilité à peindre l'univers et la nature de façon saisissante. Heureusement que le chœur reste articulé, proche du texte. ce qui n'est pas le cas du Huascar de Dollié, là encore peu convaincant. Et la phani « grand dessus » plutôt que soprano léger (version 1761 oblige) ne met guère à l'aise Véronique Gens.
**Jean-François Bou**, Osman d'un naturel puissant, associé à l'Emilie bien chantante de **Katherine Watson**, est le héros du **Turc généreux** (« Deuxième entrée ») ; son engagement dramatique, sans forcer, gagne une saine vivacité grâce à l'orchestre impétueux, électrisé dans chaque tableau allusif : tempête, marche pour les matelots de provence, et les esclaves africains, rigaudons et tambourins…
Enfin **Les Sauvages**, troisième et dernière entrée, doit à l'orchestre son unité, sa cohérence dramatique, une verve jamais mise à mal qui électrise là encore mais avec tact et élégance la danse du grand calumet de la paix, puis la danse des Sauvages, avant la sublime ***Chaconne***, dans laquelle Rameau revisite le genre emblématique de la pompe versaillaise.
Par la cohésion sonore et expressive de l'orchestre ainsi piloté, se détache ce qui manquait à nombre de lectures

précédentes, un lien organique entre les parties capables de révéler comme les volet d’un vaste triptyque (avec Prologue donc) sur le thème de l’amour galant, selon les latitudes terrestres. Au Pérou, en Turquie et aux Amériques, coule un même sentiment éperdu, alliant convoitise, désir, effusion finale.



La lecture confirme l’excellente compréhension du chef hongrois, son geste sûr et souple, rythmiquement juste, choralement maîtrisé, orchestralement articulé et précis. La tenue des voix – volontairement assumées « puissantes » posent problème pour certaines d’entre elles car outrées, affectées ou totalement inintelligibles. Depuis Christie, on avait compris que le baroque français tenait sa spécificité de l’articulation de la langue… Souvent le texte est absent ici. On frôle le contresens, mais cela pointe un mal contemporain : l’absence actuelle d’école française de chant baroque. Ceci est un autre problème. Cette version des Indes Galantes 1761 mérite absolument d’être écoutée, surtout pour le geste généreux du chef. Malgré nos réserves sur le choix des voix et la conception esthétique dont elles relèvent, **la vision globale elle mérite un CLIC de classiquenews.**

---

**CD, critique. Jean-Philippe Rameau : Les Indes galantes**, ballet héroïque (1735) / Version de 1761

Chantal Santon-Jeffery : Hébé, Zima
Katherine Watson : Emilie
Véronique Gens : Phani

Reinoud Van Mechelen : Dom Carlos, Valère, Damon
Jean-Sébastien Bou : Osman, Adario
Thomas Dolié, : Bellone, Huascar, Dom Alvar
Purcell Choir
Orfeo Orchestra
György Vashegyi, direction
Glossa / Référence GCD 924005 / durée 2h3mn / parution annoncée le 1err mars 2019

---

# CD, critique. REFLETS : récital de Julien Hardy, basson (1 cd KLARTHE records, 2017)




**CD, critique. REFLETS : récital de Julien Hardy, basson (1 cd KLARTHE)** – En 50 mn, voici un tour d'horizon de la vitalité créative française, au début du XXè, réservée à la musique de chambre avec basson. Capable d'un timbre fruité, rond, grave, – d'un remarquable flexibilité expressive, voire somptueusement lugubre, le basson concertant fait un excellent partenaire chambriste. Le goût et la musicalité du bassoniste **Julien Hardy** (instrumentiste au sein du Mahler Chamber Orchestra et aussi, entre autres, basson solo du Philharmonique de Radio France) aurait certainement retenu l'attention du divin Rameau, premier maître inspiré pour l'instrument (dans l'orchestre certes). Exposé mais d'une maîtrise absolue, le soliste s'ingénie à colorer et articuler chaque séquence dans cette collection de pièces inspirées (Saint-Saëns, Dutilleux…) ou plus séduisante voire décorative (Fauré, surtout Romance et Tarentelle d'un D'Ollone, Prix de Rome précoce, au style plutôt salonier et académique). Mais la finesse et la sensibilité agogique de l'interprète par sa grande inventivité en nuances (ce qui n'empêche pas une belle franchise d'émission) sait révéler toutes les pépites de cette collection de mélodies, comme le caractère de chaque écriture. L'attention à l'intonation, la souplesse dans le raffinement expressif indique un jeu et une technique d'excellence, emblématique de cette approche française des vents, si délicate et puissante à la fois. Du tempérament et de la délicatesse, du brio comme de l'intériorité. Belle équilibre.
Le choix de Koechlin se montre profitable dans ce panorama qui n'aurait été que valeureux par son éclectisme réjouissant : la Sonate opus 71 et les Trois pièces opus 34 témoignent à la fois de l'enthousiasme du compositeur pour les ressources de l'instrument, mais aussi de sa grande connaissance technique du basson. Parlant de leur solidité et de leur ineffable

expressivité, le compositeur sait aussi ciseler un son, qui bascule vers le mystère et la profondeur opulente. Un caractère d'épanouissement sonore qui contraste avec ses emplois grotesques ou sardoniques, plus fréquents (mais réducteurs). L'onirisme parfois suspendu qui s'en dégage souligne davantage la finesse allusive du jeu de Julien Hardy. C'est aussi la confirmation de l'engagement de l'éditeur Klarthe pour l'école française et les instrumentistes concertistes, détenteurs d'une prodigieuse expérience et sensibilité. Pas à pas, de recueils en programmes, Klarthe édifie une bibliothèque exemplaire de tempéraments, qu'ils soient solistes ou chambristes. Le spectre est large, les profils variés ; la découverte et de belles surprises, souvent au rendez-vous.
Au diapason de la sensibilité du bassoniste, le piano de **Simon Zaoui** (partenaire de longue date et élève de Naoumoff), emprunte les mêmes cheminements crépitants, suggestifs, d'un fini envoûtant (Dutilleux). Remarquable récital.

---

**CD, critique. REGARDS : Julien HARDY**, basson. Camille Saint-Saëns (1835-1921) : Sonate opus 168. Charles Koechlin (1867-1950) : Sonate opus 71 ; Trois pièces opus 34 ; Gabriel Fauré (1845-1924) : Pièce. Henri Dutilleux (1916-2013) : Sarabande et cortège. Paul Jeanjean (1874-1929) : Prélude et scherzo. Max d'Ollone (1875-1959) : Romance et Tarentelle. Julien Hardy, basson. Simon Zaoui, piano. 1 CD Klarthe records. Enregistrement réalisé en février 2017, à Paris (Temple Saint Marcel). Notice bilingue (français-anglais). Durée : 55mn. **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2019.**

En 2016 déjà, CLASSIQUENEWS distinguait déjà Julien Hardy dans un récital à trois instruments : programme intitulé « **Inspirations** », également édité par Klarthe :

http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-inspirations-ensemble-inspirations-frederic-tardy-hautbois-julien-hardy-basson-1-cd-klarthe/